

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

25^e ANNÉE

N^o 10

OCTOBRE 1882.

L'éducation devant le dogme ancien et la philosophie moderne

Suite et fin de la conférence de M^{me} Rosen, à Seignelay (Yonne).

(Voir revue d'août 1882).

Nos souffrances physiques sont aussi causées par notre ignorance, très profonde encore, des évolutions favorables ou nuisibles par lesquelles la nature agit ou réagit sur nos organismes. C'est encore là une question d'amélioration morale. Quand MM. les médecins aimeront assez l'humanité pour dépouiller leur déplorable parti pris, ils étudieront, et, forcés d'admettre l'existence et le rôle des fluides chez l'être vivant, peut-être trouveront-ils les moyens de nous guérir, ne fût-ce que du rhume de cerveau pour lequel, dit plaisamment Alphonse Karr : « Tout ce qu'ils sont parvenus à faire a été de l'appeler *coryza*. » Les douleurs sans nombre issues de l'ignorance ne sont-elles pas un suprême appel de la nature en faveur du progrès intellectuel, comme les fruits amers de l'égoïsme sont la preuve irréfutable qu'en dehors de l'amour fraternel il n'est pas de bonheur ici-bas ?

Mais comment introduire dans l'éducation ces principes rénovateurs tant que l'on confiera les enfants, d'une part à la foi aveugle qui dit : « Crois ou sois damné, » d'autre part, aux adeptes d'un matérialisme qui, sous prétexte de science, écarte l'âme pour laisser toute la place aux appétits physiques. On a dit que la morale était indépendante de toute croyance. C'est là un sophisme grossier. Si la vie s'arrête à la tombe, les très rares personnes qui pratiquent ici-bas le bien pour le bien lui-même sont de nobles dupes, voilà tout ; et je vais vous en donner une preuve brutale.

La société actuelle maintient la servitude de la femme. Cela se passe chez nous et partout, à la grande honte et surtout au grand détriment des nations. Eh bien, en cet état de choses, lesquelles d'entre nous possèdent le plus d'éléments de bonheur au point de vue matérialiste ?

Voici deux femmes.

L'une, aussi jeune aussi belle que vous voudrez la supposer, préfère mourir de faim plutôt que d'accepter des ressources avilissantes. Elle se

Octobre 1882.

I.

respecte et prétend être respectée. Elle déclare vouloir travailler et refuse obstinément de se vendre. Celle-là subit la misère sous toutes ses formes, dans toute son horreur; et, quand arrive le jour où sa mise, son logement, sa vie entière enfin, accuse un dénuement complet, ses propres amis font le vide autour d'elle; ses fournisseurs qu'elle ne peut payer aussi exactement qu'elle le voudrait, — car on sait que, dans une foule de cas, le travail de l'ouvrière, souvent même celui de l'institutrice, ne saurait donner du pain, — ses fournisseurs, dis-je, la pressent, la poursuivent, l'insultent!... Que j'en ai vu mourir à la peine de ces sublimes femmes qui, pour laisser à leurs enfants un nom intact, une mémoire vénérée, ou simplement parce qu'elles avaient au cœur le divin amour de l'idéal, ont subi le martyre de la vertu!....

Celle dont nous allons parler sait être de son siècle. Elle n'a pas de ces scrupules... inintelligents auxquels sacrifient les niaises qu'on appelle: *honnêtes femmes*. Elle sait que la femme esclave peut régner par le vice; couronne de fange, dit-on? Que lui importe, pourvu que le feu des diamants en illumine les souillures? Qui donc parle de dignité, d'opinion publique? La dignité dans des haillons? le respect de la misère honorable? Allons donc! Ceux dont son luxe éhonté fait prospérer les affaires ne sont-ils pas courbés, chapeau bas, devant elle? N'est-elle pas un objet de secrète envie, qui sait, hélas! d'admiration, peut-être, pour ces pauvres petites travailleuses qui, hâves et lasses, marchent sous les éclaboussures de son équipage? Monsieur le prince X. et cent autres ne sont-ils pas à ses ordres? Ne lui sera-t-il pas loisible de les mettre simplement à la porte quand elle les aura consciencieusement ruinés et même déshonorés?... En voilà assez, n'est-ce pas? Ce lamentable tableau qu'on ne m'accusera point d'avoir chargé, vous émeut d'indignation et de pitié. Eh bien, si le matérialisme dit vrai; si la mort est un trait net, ineffaçable, qui biffe la vie en la déclarant nulle et non avenue; si nous ne portons pas en nous l'immortalité proclamée par la nature, c'est la courtisane qui a raison, et l'honnête femme fait un métier de dupe. Si, destinées à disparaître sans retour, nous ne sommes que des animaux encore infériorisés par la tyrannie de l'homme, soyons au moins des animaux heureux. Ne commettons pas la sottise de sacrifier cette unique et courte existence à l'honneur, à la considération, puisque l'un et l'autre se trompant d'adresse vont à celle qui vit de sa dépravation et fuit celle qui meurt de son honnêteté. Je le répète, au point de vue matérialiste, cette immonde logique est inattaquable. Heureusement que, malgré ces dissolvantes théories, la femme, en général, conserve en son âme la foi dans l'immortalité; peut-être ne lui manque-t-il, pour se dépouiller de ses langes intellectuels et moraux, que de relever de Dieu seul, en s'affranchissant du prêtre. Oui, Mesdames et Messieurs, en l'état actuel de la société, sauf le caractère sacré que revêt la personne humaine par la persistance ultérieure de la vie solidaire

et l'ex
dehor
assez
de l'e
Vou
si, po
les eff
être q
humai
nom «
appar
voilée
comm
devar
qu'on
devoit
rité d
Pou
minin
vivon
devie
d'affir
foule
const
mette
humai
dédiu
par s
ancie
je les
mille
vrai
velle
ÊTRE
ils ce
en dé
ment
ne lu
Tou
et da
dém
de sa
était

et l'excellence des destinées que nous promettent les lois universelles, en dehors de cela, disons-nous, je ne connais pas *une seule raison* qui soit assez concluante pour nous empêcher de tomber jusqu'au plus bas degré de l'échelle morale.

Vous donc, Messieurs, qui, les premiers proclamez le néant final, voyez si, pour vos mères, vos sœurs, vos épouses et vos filles, vous en acceptez les effroyables conclusions. — Quant à moi, de toute la puissance d'un être qui se sent indestructible, je proteste, comme femme et comme esprit humain, contre cette doctrine d'ignorantisme et de démoralisation qui a nom « matérialisme ». En face de certaines tentations, d'entraînements en apparence irrésistibles, toute opposition peut être bravée, toute conséquence voilée ou méconnue. Seule, la vraie dignité subsiste. Quand on se respecte comme immortel et responsable, on ne fait rien dont on puisse rougir devant soi-même ; on se sent chargé d'âmes dans l'exemple et les procédés qu'on doit à son entourage, et cela même est un lien d'amour qui rend le devoir facile et doux. L'important est donc de démontrer Dieu et la solidarité dans l'immortalité de par les irrécusables lois de la nature.

Pour cela, nous ne devons négliger ni mépriser aucun fait révélateur, si minime qu'il paraisse. La lumière est aux chercheurs intrépides. Nous vivons en un siècle de merveilleuses découvertes, où l'utopie de la veille devient la réalité pratique du lendemain ; nous n'avons donc le droit d'affirmer ou de nier que ce que nous avons *expérimenté*, et, dans une foule de cas, l'expérience décisive d'un progrès capital porte sur une circonstance infime. Il semble que la nature, en bonne mère qu'elle est, mette ainsi à notre portée une instruction de laquelle dépend le progrès humain ; car il est indéniable que, des préceptes que nous croyons devoir déduire de la marche naturelle des choses, dépend la morale régnante et par suite les destinées des nations. Les faits sont régis par les idées ; les anciens déjà l'avaient compris ; nous voyons Homère, Hermès, Socrate, — je les nomme au hasard — Platon, Confucius, Sçakiâ-Mouny, le Christ et mille autres, consacrer, et au besoin sceller de leur vie, ce principe tellement vrai dans son essence, qu'aujourd'hui même il s'impose à la société nouvelle et que de l'application qu'on en fera surgira le *sine qua non* social : ÊTRE OU NE PAS ÊTRE ! . . . Aussi les vrais penseurs modernes proclament-ils ces notions à la face du monde. En vain le matérialisme s'accroche en désespéré à tous ces grands noms dont il se réclame impudemment. Voltaire, Claude Bernard, etc., qu'il invoque en faveur de sa thèse, ne lui appartiennent pas.

Toute la glorieuse pléiade dont les lumières resplendissent en France et dans le monde entier est spiritualiste. Voltaire fut un chercheur, un démolisseur de préjugés ; il plaida le pour et le contre pour les besoins de sa cause ; mais si, jusqu'à son dernier jour, il répudia le clergé, ce qui était son droit, il ne nia jamais Dieu. Il a fallu tordre, dénaturer ou taire

ses propres paroles pour en arriver à le donner comme athée. De même pour Claude Bernard, dont cette triste école s'est audacieusement emparé ; bien qu'il ait écrit :

« Dire que le cerveau sécrète la pensée, reviendrait à prétendre que l'horloge sécrète le temps ». Et ailleurs : « Rien ne naît, rien ne se crée ; tout se continue. »

Voilà de bien belles paroles, à travers lesquelles transparait victorieusement l'immortalité. Le matérialisme sait bien qu'il ment en s'autorisant de ces illustrations-là. Franklin et Cuvier étaient-ils matérialistes ? Quinet dont la conclusion est : « Naître, mourir, renaître et progresser sans cesse » ; Michelet qui écrivit *la Bible de l'humanité* ; Lamartine, auteur de *Jocelyn, des Harmonies, des Méditations*, étaient-ils matérialistes ?

Et maintenant le grand pontife de la poésie lyrique et dramatique, le géant de la pensée contemporaine, Victor Hugo, est-il matérialiste, ou supposerons-nous que, pour être et rester poète, il a dû demeurer étranger au mouvement scientifique ? Nous le voyons donc, Mesdames et Messieurs, l'élite de l'humanité proteste par ses œuvres contre les dissolvantes doctrines du néant.

Que l'étude spéciale de la matière constitue une étape de la science, soit. Dans cette acception, elle rend des services qui ont droit à notre gratitude. Mais dès qu'elle s'érige en philosophie et prétend s'imposer comme le dernier mot de l'intelligence devant la nature, nous devons dire : Arrière. Si nous repoussons l'infailibilité du clergé, ce n'est pas pour introniser l'infailibilité de la science !

A bas l'infailibilité humaine !

Heureusement, comme je viens de le démontrer, la prétention du matérialisme au monopole de la science est une usurpation flagrante. Ceux-là mêmes qu'il appelle à l'appui de ses ténébreuses théories le récusent. Ces intelligences auxquelles nous devons des progrès dont les sectateurs du néant ne nous ont point encore dotés, ces grands génies dis-je, ne s'arrêtaient point à l'apparence des choses. Ils observaient, ils scrutaient tout, et s'il se présentait quelque fait contradictoire à leurs notions acquises, au lieu de s'écrier : « C'est absurde, c'est impossible », ils pensaient que là, sans doute, se trouvait quelque solution nouvelle ; ils la cherchaient, la découvraient et s'enrichissaient ainsi d'une connaissance qui profitait au monde entier.

Voilà comment procèdent les vrais enfants de la lumière ; ceux auxquels nul d'entre nous ne marchandait son admiration. — Galilée, en examinant Vénus avec d'imparfaits instruments d'optique, se convainquit immuablement de l'évolution annuelle de la terre ; combien d'autres astronomes, beaucoup moins observateurs, avaient étudié le cours de ces mê-

mes astres sans tirer de conclusions semblables ! La chute d'une pomme fut pour Newton l'éclair révélateur des lois de l'attraction terrestre. Pourquoi tous les chercheurs qui furent témoins de cet incident vulgaire n'y virent-ils point ce qu'y découvrit Newton ?

Ce n'est certes pas la première fois qu'un fumeur allume son cigare dans le fond de son chapeau pour en assurer la combustion ; cependant, avant Edison, inventeur du phonographe, aucun d'eux, — que je sache, — ne s'était avisé d'y voir le moyen d'enregistrer et de reproduire à volonté les sons et la parole. Fulton maintenant avec des pincettes le couvercle d'une bouilloire pour mesurer la résistance de la vapeur, Christophe Colomb s'embarquant pour la plus aventureuse des expéditions, sans autres garanties de réussite que des indices auxquels personne n'accordait créance ; mille autres exemples, aussi frappants, prouvent que la nature ouvre le trésor de ses lois inconnues à ceux qui savent comprendre ses sollicitations et voir ses procédés si simples dans leur sublimité.

Eh bien, de nos jours, un phénomène étrange s'est produit. Il a fait le tour du monde. Dans tous les pays on a connu et, de plus, fait mouvoir les *tables tournantes*, comme on les appelle.

Les expérimentateurs de ces manifestations étranges se sont divisés en divers camps ; les esprits superficiels, plus au moins matérialistes, les ont attribuées au magnétisme (qu'ils nient d'ordinaire). D'autres, plus légers encore, ont crié à la fraude. Nous n'avons pas à nous occuper de ceux-ci ; car, en admettant que, dans la suite, il se soit produit des imitations intéressées, ils auraient aisément pu se convaincre de la réalité du fait initial.

Heureusement, des hommes sérieux, des érudits de bon aloi, des spécialistes rompus aux méthodes scientifiques, ont étudié, serré de près et sévèrement contrôlé toutes ces étrangetés ; et c'est maintenant sous les auspices des plus grands noms, dont s'honore le savoir humain, que les *tables tournantes*, si ridiculisées par le vulgaire ignorant, se présentent comme un événement assez considérable pour changer la face du globe. A cette affirmation les sceptiques sourient je le sais ; mais en Amérique, en Angleterre, en Allemagne, en Russie, en Italie, en France, partout, enfin, des hommes qui s'appellent : Crookes, Wallace, Warley, Zollner, Flammarion, Sardou, Victor Hugo, etc., etc., ont attesté l'authenticité de faits qui bouleversent les lois fondamentales de la physique et se produisent INTELLIGEMMENT en dehors de toutes les notions acquises chez les assistants, et souvent, même, contradictoirement à leurs idées. Par une série d'inductions et de déductions rigoureusement logiques, appuyées de preuves IRRÉFRAGABLES, on arrive à la confirmation *positive*, expérimentale de la philosophie spiritualiste qui, dès les origines du monde, conclut des lois naturelles à l'immortalité de l'âme. Ce qu'ont pressenti les penseurs de tous les temps ; ce que la nature nous laissa deviner à travers ses voiles ;

ce à quoi nos âmes aspiraient ardemment avant même de le formuler en paroles, est de nos jours démontré comme existant et vrai ! Oui, nous sommes immortels ! Cette pauvre dépouille corporelle nous quitte, ou plutôt nous la quittons ; mais notre moi subsiste intégralement dans son invisibilité.

Ah ! vous en demandez des preuves, Messieurs les incrédules ! Les voulez-vous sincèrement ? Alors faites comme nous, cherchez-les et vous les trouverez ! On n'a pas le droit de nier ce qu'on refuse d'étudier. Assemblez-vous donc en famille, auteur d'une table (qu'importe l'instrument de communication ; ne peut-on pas, avec un morceau de charbon, écrire des pensées sublimes sur le pan d'un vieux mur ?) Placez, dis-je, vos mains sur une table avec le désir loyal de chercher la vérité, et, si vous y apportez la moindre persévérance, il ne manquera pas de se produire quelque manifestation dont vous ne sauriez, sans mauvaise foi, nier la parfaite réalité. Vous acquerez alors la conviction de cette immortalité dont nous devons être heureux et fiers ; mais dont, aussi, nous sommes responsables. Vous goûterez la suprême consolation de correspondre encore avec les bien aimés disparus de la scène terrestre, mais dont l'amour vous enveloppe, vous inspire et vous protège à votre insu. Des horizons nouveaux se dérouleront à vos regards ; vous comprendrez l'origine et le but de votre existence ici-bas ; la solidarité qui relie tous les domaines de l'univers ; les évolutions ascendantes des êtres et des idées vers des mondes, toujours plus élevés, que nous aimons sans les connaître, mais dont l'astronomie moderne a déjà révélé l'existence.

Ce sera l'affranchissement d'esprits jusqu'ici tributaires de l'ignorance et de ses préjugés tenaces. Ce sera l'ennoblissement d'âmes qui, désormais se réclameront de Dieu seul et n'accepteront que la sublime autorité du bien. Supposons, — car c'est là surtout que j'en voulais venir, — la question vitale des nations gisant dans l'éducation nationale, supposons, dis-je, que chaque centre familial parvienne à ces notions ; qu'il les inculque à la jeunesse dans la vie pratique tandis que l'école laïque l'initiera aux merveilleux enseignements de l'univers ; voyez-vous, dans l'avenir, la transformation sociale s'opérer sous cette double et toute puissante impulsion ? Que ne puis-je vous exposer ici la magnifique philosophie d'ordre et de liberté, d'amour et de justice que nous enseigne le spiritualisme aujourd'hui sanctionné par les expériences psychologiques. En face de la route flamboyante qui s'ouvre devant l'humanité pour la conduire à travers l'éternité vers la perfection indéfinie, combien rapidement disparaissent dans l'abîme les désespérantes erreurs du matérialisme et comme ses sentiers stériles et sombres font profondément froid au cœur !

Ah ! laissez-moi espérer que l'appel des temps nouveaux ne restera pas sans réponse parmi vous ! que les âmes de bonne volonté qui gémissent sur les maux de leur patrie, mieux encore, sur ceux de l'humanité,

comprendront qu'il faut à la jeunesse le lait pur de la vérité. Laissez-moi croire que vous tous, pères et mères, auxquels je suis heureuse de m'adresser aujourd'hui, vous vous enquerrez de la morale qui découle des révélations providentielles ; que vous l'accepterez d'un cœur loyal et l'enseignerez non seulement à vos fils, mais à vos frères en l'humanité qui sont encore assis dans les ténèbres d'une fausse instruction !

Voyez, nous ne vous disons pas : « Croyez aveuglément » ; non ! nous vous supplions de vous éclairer par vous-mêmes sur des faits que, dans notre âme et conscience, nous affirmons comme authentiques et dont l'influence, en rectifiant toutes les données morales, peut seule susciter à l'avenir les hommes dignes et capables dont la France a besoin pour cicatriser les plaies du passé ; car, c'est en faisant de nos enfants des citoyens respectables que nous créerons une nation prospère et respectée.

LE PANMATÉRIALISME.

Les conséquences de la découverte de Sir William Crookes sont beaucoup plus importantes qu'on ne l'a reconnu jusqu'à présent. Que son nom soit trois fois béni ! Les limites du quatrième état de la matière, l'état radiant, ne sont pas encore fixées ; elles doivent s'étendre jusqu'à l'essence divine inclusivement. Donnez-vous la peine de bien étudier, de bien approfondir les lois de la nature ; examinez, observez, comparez et réfléchissez ; vous reconnaîtrez que pour qu'un corps, à quelque état de la matière qu'il appartienne, agisse sur un autre corps ou qu'il en subisse l'action, il faut qu'il y ait entre les deux corps soit analogie de formes, soit affinité, rapprochement de matières. Examinez d'abord la question pour la matière à l'état solide : Une roue en engrène une autre par suite de l'analogie de formes ; il y a de plus une condition quant aux qualités de la matière ; si les deux matières ou l'une des deux seulement était de nature molle, l'action voulue ne saurait se produire. Le diamant coupe le verre, parce qu'il y a rapprochement dans la nature des deux matières. Si avec ce diamant et le même degré de pression vous vouliez couper du beurre, quel beau gâchis vous feriez ! .

Etudions le microcosme humain ; c'est une étude qui n'a pas encore été approfondie ; le *Ἰνώτερον σφαλόν* est encore resté sans application. Je vois un corps charnel qui marche, qui exécute des mouvements divers, qui travaille à la confection de tel ou tel objet.

Ces mouvements ne sont pas l'effet du hasard ou d'un mécanisme inintelligent. D'habitude il y a eu raisonnement, intelligence, volonté déterminée. Mais comment cette intelligence, cette volonté ont-elles pu emboîter, engrener l'organisme corporel de manière à le faire mouvoir, à lui faire déployer ses forces et ses moyens ? C'est qu'il y a rapprochement d'essence, de nature entre le principe moteur et l'organisme mis en mouvement. Or ce rapprochement ne se comprend guère entre la pensée, d'essence purement intellectuelle et l'organisme corporel qui ne se compose que de matières, soit à l'état solide, soit à l'état liquide ou tout au plus à l'état gazeux. Il nous faut donc admettre ici le quatrième état de la matière, pouvant avoir un rapprochement avec les états inférieurs pour produire une action directe.

Ce quatrième état doit avoir nécessairement ses degrés de subtilité, degrés formant la transition dans l'ordre descendant. Ainsi le microcosme humain se compose, indépendamment du corps charnel et d'après les connaissances que nous donne le spiritisme : du pèrisprit ou fluide pèrisprital, matière à l'état radiant, mais assez rapprochée des matières d'ordre inférieur pour pouvoir agir directement sur elles ; ce fluide pèrisprital sert de transition, d'organe de préhension, ou si l'on veut de trait d'union entre le corps charnel et l'âme proprement dite, âme que j'appellerai fluide psychique. Elle se compose d'une matière plus subtile que le fluide pèrisprital ; mais elle en est cependant assez rapprochée pour pouvoir agir directement sur lui.

Le fluide psychique ou âme a pour propriétés l'idée, la pensée, le travail mental, la volonté. De même qu'il agit hiérarchiquement sur la matière dans les degrés inférieurs, il subit l'action de ces mêmes matières par la même voie et dans une certaine mesure. Par exemple ces matières sont un voile qui oblitère sa mémoire puisqu'il a oublié son passé ; c'est aussi une entrave qui enchaîne plus ou moins l'essor de ses facultés. C'est tout à fait remarquable chez l'enfant, chez le vieillard décrépît, chez le fou, chez l'idiot. Dégagez ces âmes de leurs corps charnels, et procurez-leur de bons organes ; elles retrouveront dans l'expression toute leur intelligence normale et intrinsèque, toutes leurs aptitudes, tous leurs acquis, tous leurs souvenirs du passé. C'est une expérience que j'ai faite plus d'une fois d'une façon positive et certaine.

Si l'âme humaine n'était pas une matière, ce serait nécessairement une non-matière ; or qu'est-ce qu'une non-matière ? Ce serait

le vide absolu, le néant. Or le néant n'existe pas, ne saurait exister, puisqu'il serait la négation absolue. Le néant, ce serait l'impuissance ; car pour pouvoir, il faut être, exister ; Dieu est puissant ; donc il est, il existe. On a appelé Dieu un pur esprit, mais puisqu'avec la découverte de la matière à l'état radiant, état dont les degrés de subtilité s'élèvent à l'infini, l'esprit est entré dans le domaine de la matière, nous pouvons affirmer que Dieu est matière, mais matière, au suprême degré de subtilité.

Dieu agit directement sur les individus de matière psychique qui se rapprochent le plus de Lui. C'est par filiation, par hiérarchie, par gradation descendante, qu'il se trouve le Tout-Puissant. Sa matière divine engrène la matière la plus élevée après Lui ; celle-ci en engrène une autre, également rapprochée et toujours en descendant. C'est ainsi que par cette filière la volonté divine arrive toute puissante jusqu'aux plus bas degrés de la matière.

Dieu, c'est le noyau de la matière psychique ; les grands esprits, ses serviteurs, en constituent le fruit.

Il y a sur la terre des hommes d'une nature assez élevée pour recevoir directement l'inspiration divine. Tel était Jésus. Entre autres facultés médianimiques, il possédait celle de médium inspiré. D'autres hommes ont également possédé cette faculté, mais accidentellement. Un jour, en présence d'un Esprit, assisté d'un médium écrivain, je lisais des vers qui me paraissaient sublimes et portaient le cachet d'une haute inspiration. Je me suis écrié alors : Ce n'est point là l'œuvre d'un homme, mais bien d'un interprète de la Divinité. L'Esprit supérieur me répondit : Vous l'avez deviné, ou plutôt vous avez bien saisi l'inspiration, car c'est l'être supérieur lui-même qui a dicté ces vers au poète. (C'était un homme obscur, de la réunion et du nom de Saint-Amand.)

Il faut donc admettre l'universalité de la matière ou panmatérialisme. Nous voilà donc tous matérialistes. Les matérialistes anciens, qui n'admettent que les trois états de la matière, n'ont qu'à faire un pas, en suivant la voie tracée par Sir W. Crookes, et nous voilà tous réunis, la main dans la main. Tout est matière, vive la matière !

Quand un individu a acquis de nouvelles propriétés, il ne change point de nom pour cela ; il n'en reste pas moins lui-même. Il s'est agrandi et voilà tout. Réjouissons-nous, car puisque tout est matière, il doit y avoir aussi matière à jubilation. Notre tâche n'est pas finie cependant, et nous ne devons pas nous endormir

dans les délices de Capoue. Il nous reste à étudier les propriétés du nouvel état de la matière découvert par le savant chimiste anglais.

La matière arrivée à un certain degré d'épuration, de subtilité, cesse d'être corruptible, décomposable. Voilà comment il se fait que l'âme est immortelle et persistante dans son individualité. Cette individualité persistante s'accroît bien longtemps avant d'arriver au degré d'âme humaine. Étudiez les mœurs, les habitudes et les aptitudes de deux fourmis, nées de mêmes parents. Quelles différences n'observez-vous pas ? C'est que, peu à peu, dans leurs réincarnations successives, par suite de tels ou tels accidents, de telles ou telles influences, elles se sont écartées du type commun, au point de vue moral et intellectuel.

Cependant le principe de la conservation de l'individualité reçoit une atteinte quand l'âme est arrivée à un degré supérieur à celui d'âme humaine ayant accompli une dernière incarnation sur la terre. Il y a d'abord accouplement ; c'est la théorie des âmes sœurs de M. Chaigneau. On vit à deux au lieu de vivre isolément ; puis les âmes se groupent, se complètent l'une par l'autre, se représentent l'une l'autre. Chaque âme ou esprit a ses Sosies, ses *alter ego*. Dans les communications, elles prennent le nom le plus connu sur la terre.

Ce que je viens de dire n'est point une hypothèse, mais une connaissance acquise par l'observation de nombreux faits. D'autres que moi ont fait les mêmes observations et sont arrivés aux mêmes résultats.

Le progrès de l'esprit a-t-il ses limites ? Voilà une question des plus ardues. Des esprits supérieurs prétendent que le suprême degré est la perfection dans l'épuration. Alors l'esprit fait partie de l'essence divine, essence essentiellement créatrice non seulement d'organismes matériels, mais aussi de germes psychiques, c'est-à-dire de principes intellectuels.

Ce que je viens d'écrire est sans doute incorrect et incomplet. Ce n'est là qu'une grossière ébauche. C'est à ceux de nos frères en croyance qui sont plus éclairés que moi d'apporter ici le tribut de leurs lumières, d'avancer quelques pas de plus dans la voie où je suis entré. S'il y a ici une découverte, elle appartient à W. Crookes, qui a déterminé le point de départ, et dont je n'ai fait que suivre la piste.

Armand GRESLEZ.

PHOTOGRAPHIES SPIRITES.

Le *Messenger* du 15 avril a reproduit un article de la *New-York Tribune* où un reporter de ce grand journal politique rend compte d'une séance de matérialisation d'Esprits à laquelle il a assisté chez M. A.-L. Hatch, d'Astoria (New-York).

Sur la demande de M. Hatch, un artiste de talent, témoin oculaire de quelques-unes de ces séances, a fait le portrait d'un de ces esprits matérialisés. La scène présentée montre Mme Hatch assise à son piano dans son salon d'Astoria, et à côté d'elle se trouve l'Esprit de sa fille chérie, tout habillé de blanc et aussi tangiblement présent que Mme Hatch. Le moment supposé est celui où la fille dit : « Mère, la mienne est la véritable vie, la vôtre est l'ombre. » La gravure, finement dessinée sur acier, est imprimée sur des feuilles de 19 × 24 pouces. Chaque dessin est accompagné d'un certificat gravé contenant sept signatures de personnes notables, venues de différentes parties du pays et qui attestent ce qu'ils ont vu à Astoria. Plusieurs de ces signatures peuvent être par la suite d'une certaine valeur historique.

Mme Emma Hardinge Britten, ayant admiré dans notre salle des séances, un dessin médianimique obtenu par M. Hugo d'Alési, a voulu en avoir plusieurs reproductions ; nous possédons la photographie de ce dessin que nous enverrons à nos abonnés (1). Le sujet est celui-ci : L'Esprit qui s'est servi du médium a fait dessiner un double ovale ayant la forme d'un ballon, ce double ovale reste net, et de la couleur du papier ; en dehors de ce premier tracé, une multitude de lignes, entre-croisées et serrées, forment l'ombre ; dans l'intérieur des ovales, une tête vaporeuse, attribuée à Allan Kardec, semble apparaître ; elle produit un effet saisissant.

L'explication donnée par l'Esprit, qui fit dessiner le médium d'Alési, est celle-ci : dans la nature, les mondes, les plantes, les êtres naissent d'une forme ovoïde ; en mourant à la terre, le périsprit de l'homme prend la forme ovoïde, celle de l'œuf, celle d'un ballon qui selon le gaz qui l'emplit s'élèvera plus ou moins haut dans l'espace ; de même le périsprit, selon les qualités morales

(1) 2 fr., franco.

de l'Esprit auquel il sert d'enveloppe, possède un poids (une densité plus ou moins grande), qui lui permet en laissant le corps matériel à la terre de s'élever dans l'espace ; il peut rester autour de nous, mêlé à notre vie usuelle si l'Esprit fut grossier et matériel, ou bien monter dans l'atmosphère et même la dépasser si sa valeur morale, sa densité lui permettent de s'élancer vers d'autres planètes qui l'attirent en vertu de la loi d'affinité fluïdique ; ce tableau reproduit est donc intéressant à tous les titres.

Nos amis, qui ont lu l'ouvrage si intéressant de William Crookes, nous demandaient les photographies spirites, obtenues par William Crookes, de l'apparition de Katie King ; nous en avons fait tirer cinq, trois format album (1), et deux cartes-portraits (lire *Recherches sur les phénomènes spirites*). Les trois pour album représentent Katie King voilée, Katie King sans voile, et le docteur Gully constatant que le pouls de Katie est normal.

Les deux cartes-portraits ont été prises, William Crookes étant avec Katie et l'ayant à son bras, ou à côté de lui (2) ; ce qui est rationnel et peut s'expliquer facilement.

Le colonel D... a trouvé étrange, que le célèbre médium Anna Hardinge Britten n'eût pas été présenté par nous à tous les Spirites parisiens. C'est ce que nous eussions voulu faire ; mais notre sœur, descendue chez Mme la duchesse de Pomar, ne pouvait y recevoir les Spirites ; elle désirait donner une conférence aux Anglais présents à Paris et y convier les frères parisiens. Elle a dû repartir pour Manchester, avec M. Britten, pour affaires urgentes, avant d'avoir pu exécuter ce projet.

M. Hugo d'Alési, convié chez Mme la duchesse de Pomar qu'il ne connaissait pas, a donné médianimiquement devant Mme Hardinge, le duc et la duchesse, une tête énorme mais caractéristique de l'infortunée reine Marie Stuart (Mme de Pomar a écrit en anglais un ouvrage remarquable sur cette reine) ; elle a fait encadrer ce magnifique portrait, pour le mettre dans un de ses salons parmi les peintures des maîtres célèbres, car l'Esprit de la reine avait répondu à son désir intime. Nous regrettons de ne pas avoir la traduction en français de l'œuvre de Mme la duchesse de Pomar sur Marie Stuart à laquelle elle ressemble, dont elle est le Sosie et, dit-on, l'incarnation dans cette vie ; ce détail a été donné après le portrait obtenu par M. Hugo d'Alési.

(1) 2 fr., franco.

(2) 1 fr., franco.

REVUE DE LA PRESSE ANGLO-AMÉRICAINNE

La *Revue psychologique* de juillet 1882 contient un article intitulé : *Notre existence dans l'éternité*, écrit par M. Alexandre Wilder, professeur de sciences psychologiques au collège médical de New-York-City (Etats-Unis) ; il y affirme que, si l'on ne peut démontrer l'immortalité d'une façon mathématique, nous avons en nous cette croyance intime. L'homme, si âgé soit-il, porte en lui un idéal inassouvi, et comme le dit excellemment Charles Fourier : « Chaque désir que Dieu implante dans l'âme humaine est une assurance qu'il sera satisfait un jour ». De là, aux existences futures, il n'y a qu'un pas ; aussi l'auteur admet-il la réincarnation : il explique que, malgré l'oubli complet des existences passées, cette doctrine ne doit pas être rejetée. C'est en étant bons, enthousiastes du droit, désintéressés dans nos actes et notre conduite, esclaves de nos devoirs, que nous progressons éternellement.

Vient ensuite un article assez étendu, intitulé : « Krishna et le Christ » par Arthur Lillie, article dans lequel l'auteur dit que la légende de Christna et celle du Christ offrent trop de points de ressemblance et qu'ils sont trop nombreux pour être le résultat d'un simple hasard. Le docteur Lorinser et autres soutiennent que ces légendes ne datent, ne sont nées, qu'après la venue du Christ, tandis que d'autres veulent que nos Evangiles soient copiés sur la légende de Krishna. L'auteur expose brièvement les points communs aux deux religions : l'incarnation d'un Dieu né d'une vierge, le massacre des enfants mâles, etc.... Krishna, comme le Christ, pardonne à la femme coupable ; il lave les pieds des Brahmanes, il guérit les lépreux, il ressuscite les morts et fait les mêmes miracles.

Vient ensuite un choix des nombreux passages du Bhagavad Gîta, qui ressemblent à ceux du 4^e Evangile ; non seulement ils ont le même sens, mais les mêmes expressions s'y retrouvent à chaque page. (Nous ne traduisons pas ces passages ; en se rapportant au texte et à l'indication du verset, il sera facile d'en avoir la traduction dans un évangile en français.) L'auteur examine ensuite à quelle date il faut reporter les livres sacrés de l'Inde. Il expose le *pour* et le *contre* de ce qui a été dit à ce sujet. Il suit ensuite la légende de Krishna à travers les constellations zodiacales, et n'est pas éloigné de croire que l'histoire de Krishna est un mythe

astronomique. Il termine en disant qu'il reprendra ce sujet dans un prochain article, et qu'il en tirera ses conclusions.

Light, à Londres.— L'incertitude de l'identité des Esprits par M.J.P.T. a provoqué de nombreuses observations et commentaires. Dans les « Notes au courant de la plume », M. Oxon traite complètement cette difficulté. Dans l'intérêt de la vérité, du progrès, de la science, et, celui des médiums eux-mêmes, il conseille de ne plus opérer dans l'obscurité, d'avoir des séances publiques et en pleine lumière. Le *Light* donne ensuite quelques spécimens de communications d'esprits, où se trouvent certains détails bons à méditer.

The Medium (Londres).—Le « mariage dans la vie spirituelle » est un discours de M^{me} Cora Richmond. Les guides croient que le vrai mariage se perpétue dans le monde des Esprits, dont les habitants sont sévères à bon droit pour les mariages de convenance qui abaissent l'idéal sur la terre. Il y est parlé de M^{me} Hardinge Britten, qui, cela est triste à dire, est obligée pour cause de maladie, de cesser ses conférences jusqu'à nouvel avis ; les Spiritistes font des vœux pour qu'elle recouvre vite la santé. A propos de Charles Darwin, étude sur l'esprit, on examine ce grand homme au point de vue phrénologique. Le portrait peu flatté qui en est fait semble avoir ce but regrettable, de montrer les rapports qui existent entre ce grand naturaliste et les êtres inférieurs, les ancêtres, dont il fait descendre l'humanité. Enfin Garibaldi est traité comme Darwin ; on donne de lui un portrait un peu fantaisiste, et on dit qu'il était médium naturel, très sensible aux impressions psychologiques ; cela était vrai.

The Banner of Light (Boston).—Les cérémonies du 34^e anniversaire du Spiritualisme continuent à remplir les pages de cette revue. M. Enmette Coleman y donne un exposé très bien fait de la « philosophie de l'obsession ». Voici sa conclusion : Tous les d'obsession peuvent être rangés dans une des quatre catégories suivantes : 1^o action mentale désordonnée, indépendante de toute influence spirituelle ; 2^o action mentale désordonnée agissant en même temps qu'une influence spirituelle, s'exerçant au rétablissement de l'équilibre de l'esprit ; 3^o action d'esprits malhabiles, mais bien disposés, expérimentant sur des médiums imparfaitement développés ; 4^o action psychologique de sages esprits pour le complet développement de leurs médiums.

Tous les cas d'obsession, anciens ou modernes, selon lui, se rattachent à l'un de ces principes.

M. Briggs écrit un long article sur les « mauvais traitements infligés aux médiums à matérialisations ». Il soutient la possibilité d'une action frauduleuse de la part des Esprits. Mais quels sont ces esprits qui trahissent si cruellement les bons médiums, se demande-t-on ?

Messieurs A. E. Newton, Kiddle, Cross, et autres, publient une contre-déclaration qu'ils opposent à celle qu'ont signée MM. A.-J. Davis et quelques autres ; ils protestent contre les méthodes rudes et brutales qu'on emploie dans l'étude des phénomènes du spiritualisme, et là, nous sommes avec eux. Le médium ne doit jamais être traité qu'avec respect, excepté lorsque la fraude est son fait.

Harbinger of Light (Melbourne). — La partie la plus importante des diverses matières contenues dans le *Harbinger* a encore trait aux séances de M. Sprigg. Nous en extrayons ce qui suit : « Aux premières séances du mois, il se produisit une remarquable manifestation ; ce fut la reconnaissance, par cinq différents assistants, simultanément et indépendamment les uns des autres, d'une forme d'Esprit, qui était celle d'un vieux colon, énergique pionnier de la cause spiritualiste, décédé il y avait cinq ans. Parmi ceux qui le reconnurent se trouvaient son fils, sa fille et son neveu. Il vint à deux reprises, et se montra très ému de pouvoir ainsi, visiblement, manifester sa présence à ses parents et à ses amis. »

A une autre séance, Géordie se manifesta avec une grande puissance, marcha dans la chambre, souleva le rideau, se montra en même temps que le médium, apporta des livres, écrivit quelques mots. Le plus remarquable, c'est que, pendant tout le temps de l'apparition, le médium était visible par tous les assistants.

The Theosophist (Bombay). — Le numéro de mai de cette revue s'occupe encore du livre de M. Oxley : *la Philosophie de l'Esprit*, qu'il analyse longuement au point de vue ésotérique et des doctrines brahmanes. Le critique est T. Subba Row ; il croit que, dans les doctrines fondamentales, il y a des points réels de divergence entre le spiritualisme et la théosophie. Nous pensons que, sur cette matière, il sera beaucoup écrit avant que ce fait puisse être affirmé avec certitude.

Le supplément donne quelque idée de l'extension que la Société théosophique a prise dans l'Inde. Il semble cependant qu'il y ait

eu rupture complète entre la société et l'homme qui a été sa lumière directrice; le révérend et respecté chef de l'Arya Samaj, Pandit Dayanand Saraswati.

Les derniers journaux spiritualistes anglais annoncent la formation de la *Société des recherches psychiques*. Le premier rapport du Comité, qui s'occupe de la *Lecture de la pensée*, est un spécimen de ce que l'on peut attendre de travaux suivis, qui peuvent supporter toutes critiques. Ce rapport, signé par le professeur Barrett, Edmond Gurney, et Frédéric Myers, vient heureusement suppléer au silence des chercheurs sur cette branche de recherches psychologiques; il constate les difficultés qui attendent l'investigateur sérieux.

Le professeur Barrett et ses collègues ont acquis cette conviction: que le phénomène de la lecture de la pensée par un sujet endormi est dû à une cause supérieure, autre que l'action musculaire, et moins terre à terre que celle-là.

Il relate ensuite les expériences faites avec son sujet, toute jeune fille, et constate qu'elle a souvent deviné juste et commis parfois des erreurs; il termine en réfutant les objections anciennes qu'on peut lui opposer, et qui, selon lui, n'ont pas pour elles une base certaine et le criterium d'études et d'expériences suivies.

J. DELLIA.

INAUGURATION DE L'OBSERVATOIRE FLAMMARION.

Nous lisons dans le *Spectateur* du 1^{er} septembre 1832 journal de Langres, ce qui suit:

On vient d'inaugurer, le 31 mai dernier, à BOGOTÁ, capitale des Etats-Unis de Colombie, dans l'Amérique du Sud, l'*Observatoire Flammarion*.

Cet Observatoire, œuvre exclusive d'un astronome colombien, M. José Gonzalès, est bâti sur une des plus grandes places de la ville, appelée place des Martyrs, en l'honneur des victimes tombées pour la cause de l'indépendance nationale.

Admirablement installé au point de vue des observations astronomiques, il renferme tous les locaux et appareils nécessaires.

Détail touchant: le grand salon de réception s'appelle *Salon Flammarion*. Sur une des murailles se trouve le portrait de notre compatriote, entouré de drapeaux français et colombiens et surmonté d'une couronne de fleurs naturelles, reproduisant les trois couleurs françaises.

Au centre du salon, une table supporte une coupe d'argent ciselé, contenant la correspondance de Camille Flammarion avec M. José Gonzalès ; sur une autre table sont les œuvres de l'astronome français. Enfin les murs sont recouverts de tentures cramoisies, et sur la paroi du fond, on lit cette inscription en lettres d'or :

Observatoire Flammarion.

A LA FRANCE !

A FLAMMARION !

« A la France ! A Flammarion » ! Ah ! se moque qui voudra ! mais j'avoue qu'en lisant ces détails dans des lettres venues de là-bas, je n'ai pu me défendre d'une chaude émotion ; j'ai senti à la gorge une certaine contraction qui ressemblait furieusement à ce qu'on éprouve quand on a envie de pleurer, et ma foi ! je crois bien que, si j'eusse été seul, je ne me serais pas gêné pour laisser couler la larme furtive que j'ai dissimulée hypocritement, en feignant de m'essuyer le front.

Grâces vous soient rendues, illustre et cher ami, à vous qui portez au loin le nom de la France, et qui faites saluer par les fils des républiques du Nouveau-Monde, notre chère, notre bien-aimée patrie !

Suit une lettre adressée à *Camille Flammarion* par *José Gonzalès*, créateur et directeur de l'observatoire national Flammarion, et la traduction de la délibération par laquelle le Conseil municipal de Bogota s'est associé à l'œuvre de M. José Gonzalès.

La librairie spirite, 5, rue des Petits-Champs, fait les abonnements à l'*Astronomie populaire*, revue mensuelle de Flammarion. Paris, 12 fr. ; départements, 13 fr. ; étranger, 14 fr.

Les Etoiles et les curiosités du Ciel, description complète du ciel visible à l'œil nu et des objets célestes les plus faciles à observer. Grand in-8°, 400 grav. et cartes célestes : 10 fr. et 12 fr., port payé.

LIBRES PENSÉES RELIGIEUSES

Dans une brochure de 40 pages, M. Verdad, directeur de l'*Anti-matérialiste*, reproduit les discours qu'il a prononcés au nom du groupement spiritualiste nantais ; il veut ainsi prouver, aux critiques qui accusent le groupement de tourner au catholicisme, « que les paroles prononcées dans les différentes solennités, au nom du comité, réfutent ces critiques peu fraternelles. »

Ces discours sont fort intéressants ; la brochure qui les contient, coûte 1 fr., port payé, et le prix en sera intégralement remis au gouvernement spiritualiste nantais, qui doit couvrir les frais d'impression.

Études d'observation spirite. — Les âmes sœurs

(SUITE).

LES HARMONIES

A propos d'un article du « Licht mehr Licht »

(Voir la *Revue* de juillet).

En spiritisme, il n'y a point d'idées personnelles : d'abord parce que tout chercheur consciencieux qui médite sur les grands problèmes attire à lui une cohorte d'influences invisibles qui l'imprègnent et qui établissent avec lui un courant de pensées communes ; ensuite parce que le spirite actif vit toujours, lorsqu'il le peut, dans l'intimité de milieux fraternels où la médiumnité apporte des sympathies et des lumières. Le spirite ne pense jamais seul, il se développe au sein d'un échange d'idées incessant, et celui qui prend la plume pour exprimer une conception n'est, en définitive, qu'un intermédiaire et un interprète. C'est dans cette conviction qu'il puise la force de lutter pour un principe, sans être tenté de se croire personnel et trop amoureux de son point de vue préféré.

La conception des « harmonies », qui seule peut s'élever victorieusement en face du système précédemment combattu, n'est point le fait d'un cerveau isolé, une théorie imaginée pour les besoins de la cause ; elle est l'expression de tout un mouvement progressif, et sa grandeur seule suffit à la défendre de tout caractère de fantaisie individuelle. Elle existe depuis longtemps, à l'état d'ébauche, dans la notion des « familles spirituelles », mais il y a autant de différence entre l'idée qu'on se fait généralement des familles spirituelles et l'idée attachée au mot « harmonie » qu'il y en a entre l'affection et l'amour absolu. Et voilà pourquoi il était nécessaire d'établir l'amour éternel des âmes épouses et de le faire comprendre, avant de transfigurer, par la connaissance de cet amour, la notion des liens plus complexes qui reposent sur des nombres plus élevés. L'amour absolu de couple est le commencement et la clé de tout amour parfait, et celui qui nie cet amour ne saurait entrevoir ce que peut être un amour (parfait) d'ordre plus étendu, car, pour connaître *le plus*, il faut d'abord connaître *le moins*. Or,

le propre de l'amour parfait, c'est d'être absolument unifiant, intégral et éternel, c'est-à-dire que les êtres qu'il unit sont indissolublement liés en un faisceau qui devient, pour ainsi dire, une individualité supérieure, dans laquelle aucune conscience particulière ne s'anéantit, mais où toutes se pénètrent incessamment les unes les autres, participant ensemble aux mêmes impressions, aux mêmes sentiments, aux mêmes pensées, aux mêmes volontés ; ce faisceau est à la fois *variété* et *unité*, c'est-à-dire *harmonie*. Qui dira si l'être humain ne serait pas une harmonie d'organismes inférieurs, qui (grâce à une série de désincarnations et de réincarnations progressives) arriveraient à se synthétiser en une intelligence pleinement consciente ? L'examen du cerveau et de ses cellules reliées par des rayonnements nerveux ne semblerait-il pas l'indiquer ? Quoi qu'il en soit, en prenant l'âme humaine (l'unité de l'être humain) pour point de départ, il est certain qu'il existe une force qui pousse les âmes, *non pas seulement à se rapprocher* par l'affection relative et le besoin de société, *mais bien à se combiner*, c'est-à-dire à former des êtres nouveaux, des individualités complexes. Sur la terre nous en avons la preuve directe, quant au couple, par les aspirations unanimes de tous ceux qui ont divinement chanté l'amour. Que dit Victor Hugo ? — « Quand l'amour a fondu et mêlé deux êtres dans une unité angélique et sacrée, le secret de la vie est trouvé pour eux ; ils ne sont plus que les deux termes d'une même destinée ; ils ne sont plus que les deux ailes d'un même esprit. Aimez, planez ! » — Que dit Lamartine ? — « Nous nous écrivons en nous levant du même élan simultané : Nous ne sommes pas deux ! nous sommes un seul être sous deux natures qui nous trompent. Qui dira *vous* à l'autre ? Qui dira *moi* ? Il n'y a pas *moi*, il n'y a pas *vous*, il y a *nous* !... Et nous retombions anéantis d'admiration sur cette conformité merveilleuse, pleurant de délices de nous sentir ainsi doubles en n'étant qu'un, ou plutôt de n'être plus qu'une âme en deux corps ! » — Voilà ce que c'est que l'harmonie absolue, et si, sur la terre, la faiblesse de notre rayonnement et l'obstacle de la chair ne nous permettent de concevoir une telle fusion que dans le couple, et s'ils réduisent forcément au relatif nos affections plus étendues, ne se peut-il point que dans la vie spirituelle supérieure la puissance d'amour absolu découvre des horizons nouveaux et pousse les harmonies de premier degré, c'est-à-dire les couples unifiés, à se combiner ensemble suivant

certaines lois, pour constituer des harmonies de second degré, des harmonies de couples, dont chacune sera aussi fondue et unifiée dans l'intimité de sa vie commune, que chacun des couples l'est lui-même dans la fusion de sa vie double? Si la combinaison de deux âmes en une est une vérité, ce ne peut être là un fait isolé dans l'évolution de la nature spirituelle, car nous voyons partout la nature procéder par séries et progressions, et cet acte merveilleux de la chimie d'amour ne peut être que l'un des termes d'une série immense qui monte par progression jusqu'à l'infini, jusqu'à Dieu. En effet, si l'on admet le point de départ, les harmonies de second degré doivent arriver un jour à des régions encore supérieures où elles découvriront des horizons nouveaux et des puissances nouvelles, pour s'entre-combiner suivant les lois de ces régions et former des harmonies plus divines, — et ainsi de suite, — cela sans qu'il y ait de fin, et en comprenant de plus en plus l'éternité, et en se rapprochant de plus en plus de l'universalité, c'est-à-dire en devenant de plus en plus des dieux en Dieu.

Si telle est la loi (la communion progressive en marche vers la communion universelle, la fusion progressive en marche vers la fusion en Dieu), que signifie l'expédient des assimilations réciproques par rapprochements temporaires, que signifient ces mariages à terme où chacun n'a en vue que son enrichissement spirituel? Tout cet ingénieux système ne sera-t-il pas englouti dans la grande marée montante de l'amour progressif, qui n'a pas besoin de tant de sages inventions pour rapprocher toutes les âmes les unes des autres; car il les combinera tôt ou tard, suivant leurs affinités, dans l'étreinte d'une harmonie, ou dans les harmonies de ses harmonies? Laissez donc faire l'amour, ne le mutiliez pas: il est plus sage que vous, car il est l'appel de Dieu, principe d'unité, aux créatures éparses dans la vie rudimentaire.

Le principe des « harmonies » est très simple, et ses conséquences sont sublimes. Seulement, les termes propres n'existent pas pour exprimer exactement la pensée, et il est difficile d'en parler avec toute la lucidité désirable. Je le répète, c'est l'amour absolu de couple qui en est la clé, et voilà pourquoi il était nécessaire d'établir, avant tout, le principe des âmes épouses.

Ce premier principe sera compris si l'on conçoit toute la différence qu'il y a entre la doctrine précédemment combattue et les pensées de Lamartine et de Victor Hugo citées plus haut. Cette différence est capitale; c'est comme si l'on comparait la lune

au soleil. D'un côté, on nous montre des Esprits préoccupés de se butiner l'un l'autre, jusqu'à ce qu'ils se séparent pour convoler à d'autres unions ; par cela même qu'ils doivent se séparer, ces Esprits s'assimilent, s'approprient les qualités les uns des autres, ils en prennent tout ce qu'ils peuvent et ils le thésaurisent, afin d'être des individualités plus parfaites ; et, une fois qu'ils ont assimilé ces qualités, ils les exploitent à leur profit pour se grandir personnellement dans la vie spirituelle. Est-ce que cette conception, où les âmes ne s'ouvrent un instant que pour se fermer ensuite et se reprendre dans leur individualisme, ne vous semble pas sèche et glacée ? De l'autre côté, au contraire, nous voyons quelque chose d'ouvert, de large, de radieux. Les âmes ne se pillent pas l'une l'autre, elles ne s'entre-dépouillent pas de leurs rayons. A quoi bon ? Elles savent qu'elles seront toujours unies foyer à foyer ; chacune d'elles sait qu'elle n'a qu'à en éprouver le désir pour participer immédiatement à n'importe quelle qualité de l'âme épouse. En un mot, au lieu que chacune se retire, comme une avare, avec son trésor amassé, elles mettent en commun leur richesse spirituelle, et, chose admirable, le seul fait de cet abandon réciproque, sans arrière-pensée ni réserve, allume des flammes éblouissantes qui alimentent et accroissent à l'infini le trésor commun ; ainsi que dans une lampe voltaïque, les deux pôles, individuellement obscurs, laissent jaillir entre eux le courant de fluide divin, et l'électricité d'amour transfigure ces deux âmes dans la lumière merveilleuse qui les unit en une seule vie. Mais, pour cela, il ne faut ni frein du cœur, ni réticence d'avenir : il faut l'abandon absolu, éternel.

Voilà pour le couple, harmonie de premier degré. Généralement, ceux qui ont parlé des âmes sœurs donnent à entendre que l'accouplement de deux âmes a pour but dernier de les perfectionner l'une par l'autre en qualité et en bonheur, et ils semblent considérer les couples comme des êtres complets qui n'ont plus qu'à s'épurer et à s'élever sous l'œil de Dieu. En y réfléchissant, on arrive à se convaincre que cette conception est insuffisante ; car, si l'on s'y confinait, on pourrait s'enrayer dans « l'individualisme à deux » ; (toutefois il est juste de dire qu'elle est un progrès sur la préoccupation de l'avancement personnel, et il faut passer par son école avant d'entrevoir la constitution d'harmonies parfaites plus étendues). Alors, que va-t-on concevoir ? une fois qu'on sera pénétré des puissances de l'amour par les révélations divines de l'amour à deux,

quelles réflexions s'offriront au couple harmonisé? Eh bien, il pourra se dire que les phénomènes d'évolution (tels que celui qui l'a constitué) ne sauraient être exclusivement le fait d'une loi spéciale, mais que normalement ils doivent dépendre d'une loi générale qui étage ces phénomènes en séries ascendantes et progressives; il se dira aussi que le nombre *deux* n'est pas le seul qui puisse présider à la formation d'un ensemble harmonique, car on voit, par exemple, dans la nature matérielle, les rayons du spectre solaire se fondre dans l'unité du rayon de lumière blanche; il en conclura que vraisemblablement, dans l'avenir des destinées spirituelles, les couples sont appelés à s'unir en des ensembles déterminés, en des harmonies d'ordre supérieur, dont la loi spéciale reste à découvrir; il pensera que, si, dans le couple, chacun des éléments, par le seul fait du plein abandon d'amour, participe aux qualités acquises de l'autre, il doit se produire quelque chose de semblable dans l'harmonie de second degré, c'est-à-dire que chacun des éléments qui s'y trouvera combiné sera riche de science et de sentiment comme s'il avait accompli par lui-même les travaux de tous, que chacun sera multiplié par les autres et les contiendra tous dans la puissance de son amour; il concevra, par ces prémisses, que les harmonies se grossissant à l'infini par leurs mutuelles combinaisons progressives doivent tendre vers une harmonie suprême les englobant toutes, et que par conséquent nous tendons tous à participer à la science, à l'amour, au travail de cette Harmonie suprême, à la puissance créatrice de Dieu; en même temps, par la notion d'individualités collectives de plus en plus étendues, il se débarrassera de toute vue mesquine et asservissante sur la personnalité divine, il concevra un idéal compatible avec l'affranchissement des peuples et la liberté des citoyens, il sentira la terre délivrée du Dieu barbon qui est encore l'idole protectrice des vieux despotismes, et, les yeux pleins de la République du ciel, il comprendra enfin, — lui le couple-citoyen radieux de force et de grâce, — il comprendra et il voudra la République de la terre.

Rien de toutes ces choses entrevues ne saurait être prouvé d'une manière palpable; mais, si Cuvier a eu recours à l'analogie pour reconstituer des races disparues, n'est-il pas permis d'essayer cette méthode pour pénétrer les régions encore voilées, surtout lorsqu'elle peut contrôler et justifier des manifestations révélatrices qui se font entendre derrière le voile? Avec un os, Cuvier ressuscitait un animal gigantesque. Avec le principe du couple éternel, on

peut au moins entrevoir la constitution des harmonies progressives.

L'unité dans la variété, tout est là. Mais il ne saurait y avoir d'unité véritable, sans l'amour passionné, absolu, éternel, dont l'amour des âmes épouses est le prototype et la première révélation.

J. CAMILLE CHAIGNEAU.

(A suivre).

GUÉRISONS PAR LE MAGNÉTISME

Parmi les dons accordés aux médiums, la faculté de guérir est certainement la plus remarquable, la plus utile et — je dirai même — la plus convaincante.

Depuis le zouave Jacob, qui eut son heure de célébrité et de vérité, nous n'avions pas connu de spirite guérisseur ; j'entends de ceux qui consacrent tout leur temps aux soins des malades quels qu'ils soient, et quels que soient leurs maux.

M. Hippolyte, qui n'est pas inconnu parmi les frères de la doctrine spirite, a obtenu ce don merveilleux. Il l'a conquis à force de foi, de charité, d'abnégation. Chaque jour, plus de cent malades, hommes, femmes, vieillards, enfants, se pressent à sa porte ; attendant non seulement les soins du corps, mais encore les secours que M. Hippolyte reçoit des moins malheureux, pour les plus pauvres. C'est une belle œuvre, d'autant plus admirable qu'elle s'accomplit dans l'ombre et au prix de sacrifices infinis, dont nous ne trahisons pas le secret.

M. Hippolyte a guéri des paralytiques ; il a donné la souplesse à des membres ankylosés ; il a rendu à de pauvres enfants infirmes l'usage de leurs jambes !

Je savais tout cela ; j'en entendais parler chaque jour ; mais je ne l'avais pas vu, et je suis un peu comme saint Thomas, ne doutant pas de l'idée, mais de ceux qui la propagent.

Il y a quelques semaines, un voyageur de chez M. Vautier (M. Hénocque), se présenta à la fabrique dans un état pitoyable. Il souffrait depuis quinze jours d'un rhumatisme articulaire, qui lui enlevait absolument l'usage du bras et de la main. M. Hénocque avait consulté plusieurs médecins, et fait emploi d'un nombre incalculable de remèdes, dont le résultat final avait été un accroissement de souffrances.

Le voyant si affecté, M. Vautier se hasarda à lui dire :

« Si vous n'étiez pas un incrédule, je vous conduirais chez un médecin spirite. »

Il y a dans la vie des situations tellement critiques, que l'on renierait sans vergogne les opinions les plus invétérées. M. Hénocque touchait à l'un de ces moments. Il alla chez M. Hippolyte.

Celui-ci déjeunait ; il n'était que trois heures de l'après-midi, et le dernier malade venait de partir. Je donne ces détails qui semblent puérils, parce qu'ils font bien connaître la simplicité touchante de l'homme qui accomplit une si généreuse tâche.

« Où souffrez-vous ? demande le médium au patient ? » Celui-ci, montra son bras et voulut donner des explications.

« C'est inutile, » lui fut-il répondu, et enlevant prestement les linges et les feuilles d'ouate qui empaquetaient le bras du malade, M. Hippolyte lui prit la main.

Je voudrais expliquer ce qui se passa alors, mais on n'a pas vu autre chose que les doigts du malade qui se détendaient, se dégonflaient, et enfin, un quart-d'heure après, M. Hénocque lui-même qui s'éloignait le bras libre et l'air préoccupé.

Sera-ce un adepte ?

M. Hippolyte ne le lui a pas demandé. Il ne cherche pas à savoir si ceux qu'il soigne ont la foi ; il la possède, lui ; et la douce lumière de sa confiance suffit à éclairer ses bienfaits.

En entendant raconter ce dernier fait, je voulus aller chez M. Hippolyte.

Etant aux bains de mer, cet été, je m'étais foulé le pied, et, depuis cette époque, en dépit des remèdes ordinaires, frictions, bandages, etc., je ressentais une vive douleur en marchant et ne me chaussais que difficilement.

J'avais rencontré M. Hippolyte il y a quelques années ; en le revoyant je fus étonnée du changement qui s'était opéré en lui ; son regard surtout me frappa. J'admirai son accueil simple et cordial. Sachant que j'étais moi-même spiritualiste, il ne me traita pas comme une étrangère et m'admit dans son intimité. Je vis son père ; un beau vieillard qui parle avec une noble confiance du moment où *il partira* !

L'union de cette famille est touchante. On sent qu'un rayon de la vérité éclaire ce paisible intérieur, dans lequel les bruits troublants et malsains du monde n'ont pas encore pénétré. Lorsqu'il s'agit de me soigner, M. Hippolyte me fit poser le pied sur un petit escabeau de bois ; il se recueillit un instant pour prier (je le crus du moins), puis étendit la main sur moi. Ce fut tout. Après quelques secondes, sous l'empire d'une volonté étrangère à la mienne, je vis mes nerfs se tordre, mon pied se retourna presque complètement, je ressentis une vive douleur ; puis ma jambe fut brusquement jetée à terre.

« Marchez maintenant, » commanda le médium. Je lui obéis. Toute souffrance avait disparu, et n'est plus revenue !

Je n'ai pas remercié M. Hippolyte, mais j'ai tenu à lui rendre hautement l'hommage qu'il mérite pour son grand dévouement et son humilité plus grande encore.

A tous ceux qui viennent : « Je ne suis rien, dit-il, ce n'est qu'Eux seuls, qu'il faut remercier ! »

Cela n'est-il pas beau vraiment ? Et quel est celui de nous, médiums d'autrefois ou d'à présent qui oserait affirmer ne s'être pas enorgueilli des dons divins ?

Voici un beau triomphe à constater. L'orgueil vaincu par la charité !

Puisse-t-il désormais en naître un grand nombre, de ces Esprits de paix et d'amour, et nos enfants pourront entrevoir ce que nous n'aurons que senti :

La solidarité universelle ?

CLAIRE VAUTIER.

PHÉNOMÈNES PHYSIQUES CHEZ M^{ME} BABELIN.

Jeudi dernier, 10 août, rue Lamartine, 20, nous étions 17 personnes à la séance. La fenêtre et les deux portes du petit salon démeublé une fois bien fermées, nous fîmes l'inspection du local ;

au milieu était une petite table sur laquelle on avait placé deux boîtes à musique, trois éventails chinois, une sonnette, une boîte de pastilles de menthe, des joujoux d'enfants, tels qu'un chien-mouton pouvant japper, un sifflet, etc. M^{me} Babelin s'assit près de la table, mais sans la toucher, et deux témoins lui lièrent les mains, les bras, le corps ; elle fut attachée aux barreaux du dossier de sa chaise par une dizaine de nœuds fortement serrés. Tous les témoins étant assis, entourant le médium et la table : on fit *la chaîne*, afin que personne n'eût les mains libres. On éteignit alors la bougie, on fit la prière voulue, et on chanta en chœur mais à voix basse. Le chant empêche les conversations particulières, et surtout les distractions plus ou moins bruyantes.

Quelques minutes après, on entendit des coups sur la table, et de plus en plus forts, et commencèrent une série de manifestations différentes, plusieurs ayant lieu en même temps ; tandis qu'une boîte à musique jouait l'un de ses airs en se promenant sur nos têtes, la sonnette s'agitait, ou le chien jappait à droite, à gauche, ici, là ; les éventails rafraîchissaient l'air et nous frôlaient le visage. Un objet vint se poser sur notre tête, sur les épaules, sur les genoux, sur les mains. Des *oh !* des *ah !* des *merci !* se croisent à chaque instant. Puis nous sentions qu'une main serrait la nôtre, nous caressait le front, nous touchait les joues ; des doigts nous pressaient le nez et le menton ; le contact en était doux et chaud.

L'atmosphère était lourde ; ma voisine de gauche était en nage ; mais comment s'essuierait-elle le front, le visage, sans rompre la chaîne ? L'idée lui vint d'en charger mentalement un invisible, qui lui prit son mouchoir, placé sous nos deux mains, l'épongea et replaça le mouchoir où il l'avait pris.

Nous étions comme dans une étuve, et, mainte et mainte fois, un vent frais venait nous rappeler à la vie ; ensuite une fine pluie, aux gouttelettes parfumées, tombait sur nous tous.

Nous eûmes une autre pluie, non de pastilles de menthe qu'on avait placées sur la table, mais de bonbons anglais auxquels on n'avait pas pensé. Chacun de nous en reçut au moins deux ou trois. Nous sentions que des doigts entr'ouvraient nos lèvres et y glissaient ces bonbons ; puis aussi des pluies de fleurs. Nous avons reconnu plus tard que c'étaient des roses rouges et des marguerites blanches. Pour mon compte, et je n'ai pas été le seul, ma main gauche étant presque fermée, je sentis des doigts redresser un peu les miens et glisser entre eux la tige et les feuilles

d'une fleur ; c'était une rose dont les épines se faisaient légèrement sentir.

Plusieurs fois, et à l'improviste, on éclaira la bougie : chacun put constater que notre médium était toujours bien et dûment garrotté, comme au début.

Bon nombre d'étoiles, ou plutôt de points lumineux, mais doux à la vue, apparurent dans le cercle à hauteur de nos yeux. Ils semblaient folâtrer, se multiplier, s'éteindre, se ranimer. Deux de ces points, les plus rapprochés de ma voisine de gauche et de moi, s'arrêtèrent pendant quinze secondes, et nous laissèrent voir une *forme*, un portrait vivant que ma voisine reconnut comme étant celui de sa mère, et dont la toge ou robe était aux couleurs artistement variées ; vis-à-vis nous, M. H. d'A., M^{me} H..., et leurs voisins en ont vu de semblables ; mais la toge était entièrement blanche. D'autres ont vu des mains plus ou moins lumineuses, etc.

Pendant toute la séance, j'ai tenu, entre le petit doigt plié de ma main gauche, celui de la main droite de ma voisine de gauche ; avec mes quatre autres doigts, je retenais les deux bouts de la corde qui entourait et enchaînait notre médium. Or, par trois fois, j'ai senti qu'une main entr'ouvrait un peu la mienne (je me laissais faire) et m'enlevait les deux extrémités de la corde, que, peu après, on glissait, on replaçait dans ma main.

On a prétendu que, de tous les assistants, j'avais été le plus favorisé. Au fait, j'ai bien eu 30 phénomènes dus à des invisibles rivaux de Merlin l'enchanteur.

J'avais dans la poche de mon pantalon, côté gauche, un porte-monnaie, en dehors duquel étaient quelques sous. Dans la poche de mon paletot, même côté, était mon mouchoir *immaculé*. Eh bien ! à la fin de la séance, le mouchoir s'est trouvé sous ma main gauche ; tandis qu'un de mes sous l'avait remplacé dans la poche de mon paletot !

Avant la fin de la séance, on alluma la bougie, et le médium *entrancé* nous avertit que ses chaînes allaient tomber. Nous éteignîmes à nouveau la bougie, et en moins d'une minute, le médium demanda le *fiat lux*. Nous vîmes M^{me} Babelin libre de toute attache ; les nœuds de la corde, qui gisait à ses pieds, *avaient tous disparu* !

J'avais déjà vu des prestidigitateurs se débarrasser des cordes, ou liens, dont venait de les entourer un adroit compère ; mais

les nœuds ne disparaissaient jamais. En outre, le ficelé n'était jamais assis, lié au dossier d'une chaise.

Je sais bien que, si en France, pays des goguenards et des suffisants, palmés ou non, l'un de ces esprits forts vient à lire ce compte-rendu, il haussera les épaules ; oubliant que rien n'est plus brutal qu'un fait, et que, si le doute est d'un sage, la négation est d'un sot. Le sage étudiera, il expérimentera ; il obtiendra facilement de M^{me} Babelin une séance particulière, chez lui, en présence, ou non, de témoins par lui choisis. Une dame pourra, au préalable s'assurer que le médium n'a sur elle que ses vêtements du jour. Que peut-on exiger de plus ?

Nous savons aussi que tous les Pailloux et Mirvilles du jésuitisme attribueront ces phénomènes à l'intervention du diable : la logique n'a jamais été leur fort. Accuser ici le diable, c'est faire injure à ce prétendu roué, qui, en éclairant nos matérialistes ou athées, travaillerait sottement contre lui, en montrant à ces futurs damnés la voie qui les conduirait à Dieu.

Paris, 16 août 1882.

DUPARC.

Chef de bataillon en retraite, 17, rue du Mont-d'Or, Paris.

Eugène Courboin, artiste peintre. — Vve E. Courboin. — M^{me} Woileux et sa fille. — M^{me} Alice. — M. d'Alési et trois personnes amies. — D^r Chaz... — D^r Vaz... — M^{me} Kelberger et plusieurs autres personnes, dont le nom nous est resté inconnu.

Nous ajouterons à ce compte rendu, qu'hier 7 septembre, à la fin de la séance donnée par M^{me} Babelin chez elle, nous trouvâmes le médium debout sur une table, placé au milieu de notre cercle, ses mains attachées à sa chaise ; ce transport se fit sans bruit. C'est une preuve de la matérialisation plus complète des esprits, qui acquièrent assez de forces pour enlever facilement et le médium et sa chaise ; le tout pesant plus de 100 kilos.

M. ALICE.

A partir du 3 octobre, M^{me} Babelin reprend ses séances du mercredi ; elles auront lieu tous les quinze jours, et l'on ne pourra y être admis qu'en étant porteur d'une carte et abonné à la *Revue* ou sociétaire. Nul ne sera admis sans avoir rempli ces conditions. La Société est bien décidée à ne plus laisser assister, toute l'année, des visiteurs qui viennent à ses séances sans participer en quoi

que ce soit aux dépenses exigées par le local ; ce qui prouve le peu d'intérêt qu'ils portent à la diffusion de nos croyances.

A partir du 1^{er} octobre 1882, M^{me} *Babelin* habitera le n^o 135, de la *rue St-Antoine* ; elle y donnera ses séances habituelles. Il ne faudra plus s'adresser, 20, rue *Lamartine*.

LE SPIRITISME A HAYBES-SUR-MEUSE

Je ne voudrais pas laisser passer sous silence les faits qui se passent à Haybes-sur-Meuse, village de deux mille âmes, où je suis actuellement en vacances chez M. *Borgniet Malcotte*, fervent spirite et propagateur de la doctrine.

Nous faisons des séances partout où l'on nous demande ; à la maison, nous avons ouvert un groupe, où bon nombre d'assistants reconnaissent, à la description, aux noms et prénoms, les Esprits qui leurs sont chers ; je suis magnétiquement endormie par M. *Borgniet*.

Plusieurs docteurs ont assisté à ces réunions et avoué qu'ils ne peuvent s'expliquer ces phénomènes étranges pour eux. Nous faisons de nombreux adeptes ; de là provient la colère du curé, qui, au prône, le dimanche, prêche de la façon la plus amusante sur notre compte.

Hier, 13 août, j'ai voulu assister à la messe, pour entendre ce que le curé pouvait dire ; il a cherché et, m'ayant vue placée, il m'a regardée avec colère. Puis, au nom des lois divines, il a dit à ses paroissiens de ne pas communiquer avec leurs morts sous peine d'extermination. Les personnes qui s'en occupaient, si toutefois il leur restait un peu de conscience, devaient savoir ce qu'elles avaient à faire. A ces paroles, les paroissiens et paroissiennes se retournèrent vers moi ; je fus leur point de mire, et me mis à rire, tellement cette scène ridicule me semblait grotesque ; le prédicateur, furieux, descendit de sa chaire pour terminer sa messe si follement interrompue.

Le même soir, nous eûmes une séance en présence de bien des assistants à cette messe ; une réponse aux extravagances du matin fut donnée par l'Esprit du commandant de gendarmerie, décédé dernièrement, et que je n'ai pas eu l'honneur de connaître ; nous avons envoyé cette réponse à M. le curé, et espérons en sa répli-

que. Ci-joint la réponse du commandant Basset, que vous pouvez publier ; cela nous encouragera à la propagation de nos belles croyances, cette religion du cœur et de la conscience.

13 avril 1882.

L. DE RUDDER.

« Oui, Monsieur le curé, sans le savoir, vous avez fait une belle propagande pour cette croyance, qui tend de plus en plus à devenir universelle. Toutes les religions sont dogmatiques, et le monde qui réfléchit ne veut plus de ce dont les enfants eux-mêmes doutent très fortement.

« A l'humanité il faut une religion, et la religion du cœur est celle qui convient le mieux à l'esprit de ce siècle qui progresse.

« Il ne lui faut ni dogmes ni mystère, mais une croyance sans prêtre, et par conséquent sans culte imposé et payé ; tout homme doit savoir que, par la pensée, il peut prier, sans donner de l'argent si durement acquis, à l'homme, travesti en ministre de Dieu, qui fait directement ou indirectement commerce d'oraisons.

« Si Dieu a voulu que les morts parlent, ne faut-il pas écouter leur voix qui est celle du bien ; puisque les âmes ne s'attirent que par la sympathie ? Il faut que la mère éplorée sache que son enfant est auprès d'elle, que la vie est supportable ; puisque, sans intermédiaires, elle peut entrer en communication avec lui.

« Il faut que la veuve sache que son époux n'est pas disparu, qu'il vit de la vie de l'Esprit.

Les orphelins doivent savoir que leurs parents, de la sphère où Dieu les a placés, peuvent les guider dans la vie terrestre.

« La loi de Dieu ne défend pas l'évocation de ceux que nous croyons morts (car, en réalité, ils sont plus vivants et plus lucides que les pauvres terriens) et si elle le défendait elle serait impossible, les âmes n'auraient ni le pouvoir ni la volonté de nous apparaître ; car, si la défense leur en eût été faite directement par Dieu, elles n'auraient même pas la volonté d'enfreindre cette loi.

« Comment une mère qui croirait vouer son enfant à l'extermination et à l'abomination, voudrait-elle sacrifier le bonheur de cet enfant pour le plaisir de s'entretenir quelques instants avec lui.

« Il est inutile, pour votre religion, que vous parliez de ces choses vaines qui mettent l'esprit humain à la torture, qui éveillent en lui la curiosité qui tourne au désavantage de votre culte.

« Dieu, avons-nous dit plus haut, veut que les morts parlent, et

ce n'est pas Dieu, mais Moïse qui a défendu au peuple hébreu d'évoquer les âmes; à travers les périls d'une longue route, les Hébreux abusant de l'évocation des Esprits, Moïse leur défendit cette pratique, sous peine de mort; loi dure, mais nécessaire pour des peuples encore grossiers.

« Là s'est borné, pour ce chef de tribu errante, cette extermination toute corporelle et terrestre. Quant à l'âme, Dieu, le justicier immuable et paternel, se charge de la punir ou de la récompenser, en dehors des malédictions des sectaires qui veulent faire de l'Eternel, un être faillible, vaniteux et orgueilleux; tels qu'ils le sont.

Telle est l'histoire; il faut, pour en parler, l'avoir étudiée et ne pas la torturer selon sa fantaisie.

LUMIÈRE DE L'ESPRIT.

Son analogie avec la lumière fluidique.

Une âme est un foyer lumineux; ses facultés diverses émanent de ce foyer sous la forme de faisceaux semblables à ceux de la lumière du soleil. Reçus par l'intelligence, ils se brisent, et chaque faculté se porte à la case cervicale qui doit l'interpréter.

Les rayons lumineux contiennent sept couleurs; les rayons spirituels contiennent sept attributs: la bonté, la justice, la raison, la foi, la conscience, l'abnégation, la charité. Pour les yeux, la couleur blanche est le résultat des sept couleurs brisées; l'unitéisme ou amour de tous est aussi la résultante des sept facultés équilibrées et diffuses dans l'intelligence.

Les sept couleurs, en s'unissant les unes aux autres, suivant certaines affinités, produisent des nuances analogiques aux passions; de même, les sept facultés de l'esprit en s'unissant entre elles forment des nuances de vertus ou d'aptitudes qui ne sont plus que des qualités et, en quelque sorte, les ramifications amoindries des rayons spirituels.

Pour nous, la lumière de ces rayons est aussi réelle et sensible, que l'est, pour vos yeux, la lumière du jour; et l'analogie se poursuit plus loin encore, puisqu'une chaleur véritable en émane, comme la chaleur solaire émane de la lumière.

La chaleur d'une âme remplie d'enthousiasme, de dévouement ne nous est-elle pas connue?

Qu'est-ce qui entraîne un auditoire et lui forme une conviction au moins momentanée? N'est-ce pas la foi de l'orateur?

Quel sentiment puissant, quel enthousiasme de justice, quelle conviction profonde de droit, de réparation, anima les destructeurs de la Bastille?

Une âme est-elle puissante qui inspire de telles choses? N'est-ce pas une force, une lumière, une chaleur qui dégage, celui qui console dans les maux; qui rassure, encourage, qui relève l'espoir

abattu ? Le phare qui brille la nuit sur la mer est bien l'emblème de l'âme dévouée qui luit sur l'affliction.

Ne sent-on pas le lumineux attrait qu'exercent l'orateur, le poète, l'artiste ? La miséricorde bienveillante et tendre du pasteur pour la brebis égarée n'est-elle pas une douce et puissante chaleur ? L'âme est un foyer qui deviendra soleil, qui deviendra — disons-nous, — car, chez les uns, ce n'est encore que le feu qui couve sous la cendre ; chez d'autres, c'est une flamme vacillante et timide. Il en est chez qui ce foyer est couvert d'ombres, de taches, qui le voilent et l'amoindrissent. D'autres enfin resplendissent d'un éclat sans ombres, ni alternances..... Oui, nous en voyons de ces états divers.

Le feu couve sous la cendre, ai-je dit, et c'est encore un foyer ; il peut à un moment donné se raviver et resplendir..... Mais hélas ! il existe aussi des foyers sans feu et des cendres froides : c'est la nuit, c'est la mort, c'est la destruction.

Vivants, entretenez ce foyer, faites-en sans cesse jaillir la flamme ; car c'est la chaleur, c'est la vie que déverse l'âme éternellement, et c'est en la déversant qu'elle augmente et accroît sans cesse sa chaleur et sa vie.

(Tiré d'un manuscrit qui s'imprime, obtenu par le médium X.)

Une extatique qui constate le dégagement corporel d'un Esprit.

Mlle Kyra Carpentier, de Chicago, prétend avoir le pouvoir de clairvoyance. Sa mère étant près d'expirer fit venir la jeune femme et la sollicita de se mettre en extase pour relater les progrès de l'agonie.

Mlle Kyra s'assit près du lit de Mme Carpentier, contemplant, jusqu'à la fin, d'un air extatique, le corps de la mourante. « J'ai vu distinctement, dit-elle, l'Esprit de ma mère fuir son corps ; en premier lieu, le sens de la vue l'a abandonné, et un voile sembla tomber sur cet organe ; puis vint le tour de l'ouïe et du sentiment ».

Dès que l'Esprit quitte un membre, il meurt. —

La lumière fluïdique qui inonde chaque fibre se retire vers la poitrine, et, à mesure que ce fait s'accomplit, le voile semble se poser sur le membre d'où la vie spirituelle s'est retirée.

Une boule de lumière se sépara enfin de la masse encéphalique, et alors la corde d'argent se détacha.

L'apparence lumineuse prit bientôt la forme de ma mère, mais quel changement ! Elle était glorieuse, vêtue d'une robe d'une blancheur éblouissante, exempte de maladies, et conséquemment de la mort.

L'âme semblait être bien accueillie par les Esprits qui l'attendaient ; c'était de leur part, comme la joie d'une mère à la naissance d'un enfant.

L'Esprit ne fit attention ni à moi, sa fille, ni aux autres objets de la terre, rejoignit ses frères de l'espace ; et tous s'éloignèrent dans la profondeur de l'éther bleu.

(Traduit du « N.-Y. Sun » du 12 juillet, par Mme G. L. Ditson.)

NÉCROLOGIE

Un de nos frères de la première heure vient de quitter son enveloppe matérielle : M. Al. Gorin est mort, le 10 septembre à St-Saufieu (Somme) après une maladie assez longue. Il a été enterré civilement, c'était son désir formel. Sur sa tombe, le maire de la commune, M. F. Loth, un de nos frères et amis, auteur de la brochure intitulée : Abrégé de la Doctrine spirite (1) a prononcé quelques paroles pour faire comprendre aux assistants et surtout aux curieux, que M. Gorin croyait fermement en Dieu, à l'immortalité de l'âme, mais qu'il ne croyait pas à l'efficacité des prières payées ; que libre-penseur ne voulait pas dire athée, mais penser librement. M. Gorin était un libre penseur religieux. La pierre de son tombeau devra porter cette inscription : « Naître, mourir, renaître encore et progresser sans cesse, telle est la loi ».

M. L.

La Société des études psychologiques et les spirites viennent de faire une grande perte, en la personne de M. Ch. Collard, décédé le 13 septembre dernier, en sa propriété de l'Ermitage de la Madeleine (Seine-et-Marne).

M. Collard était un spirite de la première heure, il fut un des amis d'Allan Kardec.

Dans la Revue de novembre prochain nous donnerons l'article nécrologie qui nous a été remis par Mlle de Lasserre et que le manque d'espace ne nous permet pas d'insérer ce mois-ci.

M. Pierre-Alexandre Daix, notre imprimeur, directeur du *Semeur de l'Oise*, est décédé à Clermont, fin août 1882. Ce fut un travailleur infatigable, un honnête homme dans l'acceptation du mot, qui avait créé une maison des plus honorables et des plus importantes à Clermont-de-l'Oise. — MM. Daix fils, collaborateurs dévoués de leur père, continueront la bonne tradition de cette famille modèle ; l'œuvre paternelle ne périra pas. Nous le savons : rien ne meurt, tout se transforme, et l'esprit de ce noble, brave et si digne M. P.-A. Daix, encouragera sa femme et ses successeurs, leur apportera les forces morales dont ils ont besoin dans cette grande douleur de la séparation terrestre.

Nous avons le plaisir d'apprendre à nos lecteurs que M. Jacobs vient d'ouvrir un cabinet de consultations, à l'instar de Desbarrolles, et qu'il donne à l'aide des sciences mentionnées plus haut, des renseignements précis sur les aptitudes, le caractère, les penchants, la vocation, les événements probables, et même sur les maladies, à la seule inspection des *mains* ou de l'*écriture*.

Lui écrire : 14, cité des Bains, à Paris.

Nous avons reçu *l'Age progressif* (*Progressive Age*), organe spiritaliste, publié à Atlanta, Etat de la Géorgie (Etats-Unis). — Cette revue mensuelle entre dans sa deuxième année, et le numéro reçu contient des sujets intéressants et variés, dont l'esprit est excellent.

(1) Il ne reste plus de cette brochure que 12 exemplaires, 1.25 — 1.40 port payé.

Le Gérant : H. JOLY.

Clermont (Oise.) — Imp. DAIX. — Maison spéciale pour journaux et Revues.